

celle-là avait vu couler ses larmes à la mort des siens et reçu ses prières dans la maladie de ses enfants ; sur ces degrés de pierre, en revenant de la messe, elle montait pour admirer la force de nos blés, et, quand mon père partait pour rejoindre l'escadre, c'est justement qu'elle l'accompagnait.

Dans l'étroitesse des chemins, le cortège allait ainsi sans se presser, rejoint à chaque détour par des groupes de femmes en cape noire, tournant de longs rosaires usés. Sur la terre les sabots faisaient un piétinement lourd et, dans les ajoncs verts, cette foule noire passait sans ordre, en moutonnant, dominée seulement par la hampe d'argent de la croix paroissiale qui marchait en tête comme houlette du berger.

A l'ombre de l'église, ma mère dort maintenant. Dans le clocher à jour, aux dentelles de granit gardant le reflet rose des landes de bruyère, quand vient l'heure de l'office, à chaque balancement, les cloches semblent sortir pour regarder les tombes et pour les mieux saluer. A travers les lilas terrestres qui sertissent les dalles aux inscriptions en relief, les vieux aux têtes branlantes passent avant d'entrer et se signent de leur gros doigt noueux. Devant le porche, la jeunesse s'attarde, insoucieuse et coquette, et les paroles joyeuses franchissent le petit mur qui sépare la vie de la mort. Parmi ces filles aux longues coiffes blanches qui écrasent de leurs dents d'ivoire les amandes qu'offrent les garçons, moi aussi je pourrais être...

..*

10 juillet.

La mort de ma mère changea toute ma vie. Mon frère s'engagea, lui aussi, dans la marine. Une de mes tantes, religieuse à Tréguier, me recueillit auprès d'elle. En son tranquille couvent, la suite des jours continua pour moi aussi calme que dans la vieille maison de l'Île-Blanche.

De grands murs, aux parois tapissées de pariétaires, aux faitages hérissés de petites fougères et de quelques iris, enclo-saient mes jeux et ceux des autres pensionnaires. Par une terrasse, dominant la rivière, nous avions une échappée sur le monde : quelques bateaux passaient à nos pieds sur les eaux paresseuses ; aux tournants des collines, leurs grandes voiles blanches battaient comme des ailes d'oiseaux blessés, et le bruit des poulies, où se tendaient les cordages, me rappelait le cri des courlis sur nos grèves. Dans les venelles, de rares promeneurs faisaient sonner l'écho des murs et leurs voix allaient se répercutant et s'effaçant peu à peu dans l'amplitude du silence, ainsi que le son d'une pierre